

Christine Avel

STAGE DE SURVIE



Le livre

Un stage en entreprise au service comptabilité de Big Box, fabricant de boîtes en carton? Pas de quoi rêver, c'est sûr!

Abel, qui déteste les chiffres, va devoir passer une semaine en immersion avec José, jeune employé gaffeur et trouillard.

Une simple erreur et c'est l'engrenage: un cambriolage, des espions russes, une poursuite dans la ville, un allié inattendu...

Abel va connaître la semaine la plus éprouvante de sa vie!

L'autrice

Lorsqu'elle n'écrit pas, [Christine Avel](#) est consultante en micro finance pour les pays en développement, un travail qu'il faut deux lignes au minimum pour expliquer et qui, selon elle, «fait bailler les ados». Dans cette nouvelle aventure d'Abel, le héros du *Creux des maths*, elle a mis à profit son expérience professionnelle pour détourner les clichés du métier de comptable. Et qui sait? Susciter des vocations...

Christine Avel

STAGE DE SURVIE

Illustré par Arnaud Boutin



L'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Abel D.
308

Rapport de stage en entreprise
BIG BOX S.A.

Synthèse (en cinq à dix lignes, vous présenterez de façon succincte le déroulement et le bilan de votre stage):

Mon stage s'est déroulé du 2 au 7 décembre.

Il a été plutôt intéressant. *extrêmement enrichissant*

J'ai pu découvrir une entreprise de taille *leader dans*
moyenne, BIG BOX S.A., et *participer au travail passionnant*
son domaine entrer des chiffres
dans un logiciel, avec un jeune tout juste
de son département Comptabilité dans une atmosphère d'équipe
embauché.
conviviale



Vers l'excellence professionnelle

Je n'y arriverai jamais.

Pas d'ici la fin des vacances, en tout cas. J'ai écrit la première page de mon rapport de stage en entreprise hier soir, au rythme fulgurant d'un mot par quart d'heure. Ma mère est passée ce matin, elle a voulu m'aider, elle a corrigé chaque ligne ou presque au stylo vert pour rendre mon texte « plus pro », c'est son expression.

Le rapport final doit faire au minimum quinze pages, sans les annexes. C'est déjà long, une page, alors quinze, même en gros caractères... Sans compter la synthèse, il me reste plus de dix rubriques à compléter, toutes aussi palpitantes :

Structure hiérarchique.

Communication dans l'entreprise.

Locaux et matériel.

Un stage *extrêmement enrichissant*. Qui va me croire, avec en première page la photo des cartons que produit

Big Box, tous moches, tous identiques ? Même en couleur, elles donnent envie de pleurer, leurs boîtes à chaussures.

Je ne sais pas mentir, mon père prétend toujours que c'est une qualité. Raconter des salades, c'est la spécialité de mon copain Léo, pas la mienne. Je ferais mieux de dire ce qui m'est vraiment arrivé. Même si c'est tellement dingue qu'on ne me croira jamais.

Tout a commencé il y a deux mois, quand M. Jouve, notre professeur principal, a rappelé à toute la classe qu'il fallait chercher au plus vite un stage en entreprise. Le but du stage, a-t-il souligné, est de nous plonger dans la vie professionnelle, en observant pendant toute une semaine un métier. À nous de trouver l'entreprise qui voudrait bien nous accueillir.

L'air furieux (M. Jouve a toujours l'air plus ou moins furieux), il a précisé que ce stage serait un moment important de notre année scolaire, juste avant les vacances de Noël. Le rapport de stage, a-t-il ajouté, compterait évidemment pour le deuxième trimestre. Il a dit cela à voix basse, et cela ressemblait à une menace.

Le soir même, j'ai commis l'erreur d'en parler à ma mère, qui m'a aussitôt proposé de m'embaucher.

– Mon stage, je ne le ferai pas dans ton labo de recherche en maths. Plutôt crever.

– Mon collègue Jérôme a pourtant des idées hyper-

drôles en géométrie non euclidienne, je t'assure, a tenté ma mère.

Fantastique. Géométrie, ce seul mot me donne des boutons. Voir un chercheur chercher, ça doit être top. Exactement comme de contempler ma mère fixer son écran d'ordinateur le soir, l'air inspiré. J'en bâille d'avance.

– Maman, le prof principal dit qu'il faut trouver un stage concret. On peut bosser chez un fleuriste, par exemple.

– Mais oui, des fleurs, bonne idée ! Tu aimais bien faire des bouquets, quand tu étais petit.

J'ai secoué la tête, excédé. Elle a fermé les yeux pour réfléchir, concentrée cette fois. Je l'ai entendue murmurer distinctement A, A, puis B. Elle a levé un doigt en l'air et a proposé :

– Bûcheron, tu y as pensé ?

– En ville ? T'en connais beaucoup, des bûcherons ?

– En B, voyons... Berger ?

Pas possible, elle joue aux devinettes sur les métiers, comme quand j'avais cinq ans. Elle n'a pas la moindre idée de ce qu'un boulot, un vrai, peut être aujourd'hui.

J'ai grogné et regardé mes pieds, dans l'espoir de la décourager.

– J'essaie juste de t'aider, Abel, a-t-elle protesté.

– Si tu veux m'aider, maman, surtout ne dis RIEN.

Ma mère a pris l'air vexé, un quart de seconde, puis son portable a sonné, elle s'est aussitôt levée pour répondre à un collègue d'un ton enthousiaste.

Ma mère est une intello pur jus, et mon père, un légume – voilà qui promet pour mon orientation.

Chez mon père, le week-end suivant, je n'ai même pas mentionné le stage. Depuis la naissance de Zélie, il est entièrement ramolli, impossible de savoir si ses neurones fonctionnent encore. Ma minuscule sœur a beau baver et ne dire que « blurp » ou « bllli », elle a un regard plus vif que lui et s'exprime davantage.

Pourtant, après le divorce, lorsqu'il a rencontré Marie, mon père avait l'air dopé aux amphétamines. Être amoureux le rendait suractif. Quand j'arrivais chez lui en fin de semaine, il me sautillait tout autour en proposant : « Allez, Abel, on va faire un tour à vélo ensemble », ou : « Viens, Abel, on va déplacer ces meubles et monter trois petites étagères, c'est rien du tout ! » Le dimanche soir, j'étais épuisé, les doigts couverts d'ampoules et les mollets pleins de crampes ; j'étais parfois presque heureux d'avoir des devoirs, pour négocier un peu de répit.

Officiellement, mon père est maintenant en congé parental partagé avec Marie. On pourrait croire qu'un congé, ça repose, mais pas du tout. Il se dit épuisé, traîne en peignoir à longueur de journée, pas rasé, pas lavé. Vautré sur le canapé, il fixe pendant des heures n'importe quelle niaiserie à la télé, après avoir limité mon temps d'écran pendant des années sous prétexte que ça abrutit – maintenant, il a bel et bien l'air abruti. Marie est crevée, mais

elle a au moins l'excuse de se lever la nuit pour nourrir Zélie. Quand je parle à mon père, il ne tourne même pas la tête dans ma direction ; si par miracle il réagit, les hurlements de Zélie couvrent aussitôt ma voix – c'est dingue comme elle peut crier fort, quand elle a faim.

«Ton père fait un baby-blues», n'a pu se retenir de commenter ma mère, la seule fois où elle l'a croisé. Déprime ou pas, tant qu'il a l'énergie d'un concombre de mer, inutile de compter sur lui.

Le trimestre avançait, et M. Jouve, en cours, a insisté : il était grand temps à présent d'avoir trouvé un stage. Dans la classe, la plupart des élèves savaient déjà où aller : sur le lieu de travail de leur père ou de leur mère, en général.

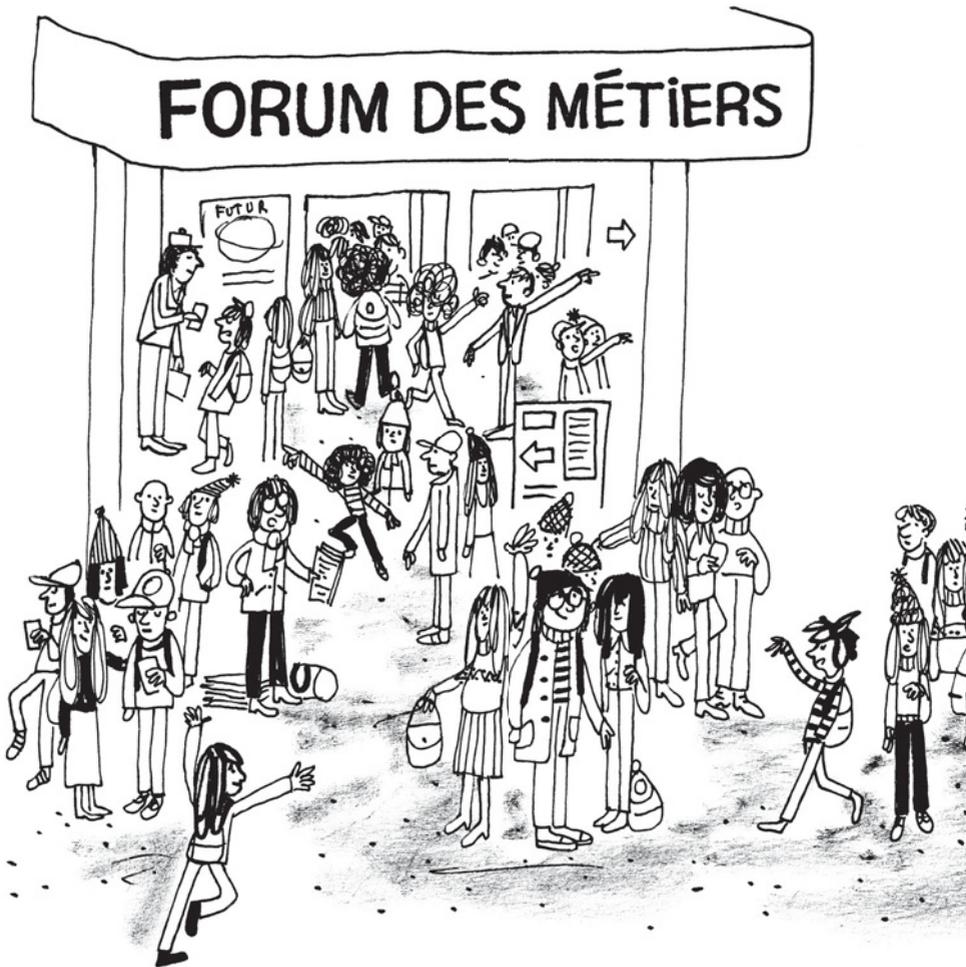
Pour les retardataires, le Forum des métiers organisé en fin de semaine par le collège serait une opportunité, a ajouté M. Jouve. Quoi qu'il en soit, a-t-il conclu, les conventions devraient être signées et rapportées dans les quinze jours.

– Sinon quoi ? a demandé Léo.

– Sinon, je vous prends en stage moi-même et je vous fais bosser, a rétorqué M. Jouve d'un air sinistre.

Impossible de deviner s'il plaisantait ou non – comme il est prof de maths, je n'ai pas du tout ri. C'est la matière que je déteste le plus au monde : depuis tout petit, dès que je vois des chiffres, je panique, au grand désespoir de mes parents.

Avec Léo, nous sommes donc allés au Forum des métiers prendre quelques contacts. Le Forum, tel que l'avait décrit M. Jouve, paraissait motivant : de nombreux parents devaient venir présenter leur métier. Ils nous avaient donné rendez-vous dans le hall du collège et répondraient à toutes nos questions. Ils étaient une dizaine, chacun derrière un petit stand ; un panneau indiquait leur profession en lettres majuscules. Les élèves étaient beaucoup trop nombreux, et la plupart des métiers pris d'assaut.



Certains plus que d'autres, en fait. Au bout d'une file de plus de cinquante mètres, un premier panneau indiquait : « CONCEPTEUR DE JEUX VIDÉO ».

– Bon, pour les rares métiers bien, il y a au moins une heure d'attente, a conclu Léo.

– Même pour les autres, minimum trois quarts d'heure, il paraît.

– Et là ?

Un type décontracté, assis sur une chaise dans un coin de salle, discutait avec une poignée d'élèves à peine. Nous nous sommes approchés, pleins d'espoir.

« ÉDUCATION NATIONALE », a déchiffré de loin Léo sur le panneau.

– Un prof ? Laisse tomber.

J'ai reconnu Baptiste et Kamel, de notre classe, qui patientaient pour « MUSICIEN ».

– Vous attendez depuis longtemps ?

– Tu l'as dit, mais au pire on aura un autographe. Je crois qu'il est rappeur.



– Tu rigoles ? a demandé une fille dans la file, juste devant nous. C’est mon oncle, il est premier violon dans l’orchestre régional.

Kamel a soupiré, nous sommes sortis. Avant de franchir la porte, j’ai aperçu sur une table un prospectus d’orientation dont je n’ai lu que les premiers mots : «Vers l’excellence professionnelle».

– Courage, les gars, a dit Baptiste d’un ton désespéré. Un stage, c’est toujours nul, de toute façon.

– Tu te souviens du pauvre gars au standard, l’an dernier ?

On s’en souvenait tous. Un malheureux élève s’était retrouvé sans stage : il avait passé la semaine avec le portier du collège, sévère et dépressif.

Léo et moi, nous sommes restés seuls, assis sur le trottoir.

– T’en as un, de rêve ? Je veux dire, un métier qui te plairait ?

J’ai mis un peu de temps à répondre, de peur qu’il se moque de moi, et j’ai marmonné.

– J’aime bien cuisiner ; après, savoir si ce sera mon métier... Chez un pâtissier, un stage, pourquoi pas. Et toi ?

– Les services secrets. Ou alors le GIGN, le RAID, un stage de survie dans les commandos d’attaque, tu vois.

Je n’ai pas pu m’empêcher de regarder les épaules toutes minces de Léo, sa carrure de petit poulet pas franchement dopé aux hormones. Debout, il m’arrive à

l'épaule, pourtant je ne suis pas grand. Il prétend toujours qu'il commencera bientôt sa croissance et qu'il va tous nous doubler. C'est peut-être vrai, après tout.

Léo a croisé mon regard.

– Quoi ?

– Rien. Tu sais où demander ? Les services secrets, ils n'organisent pas de journées portes ouvertes, si ?

Léo a haussé les épaules.

– Plus de 90 % des élèves trouvent un stage par leurs parents ou des amis d'amis. Les autres se sont bougés. On va faire comme eux. On va enquêter, on va creuser, on va démarcher.

– Alors c'est pas gagné.

Léo m'a fixé en plissant un peu les yeux, comme un vrai dur.

Il a ajouté, sûr de lui :

– Tout ce que je sais, mec, c'est qu'on va y arriver.

J'aurai tout essayé

Au moins, j'aurai tout essayé. Cette phrase, je me la suis répétée en boucle les trois semaines suivantes.

Dès le lendemain du Forum, grâce aux modèles de CV et de lettre de motivation proposés en cours de français, nous avons tout le matériel nécessaire pour décrocher nos stages de rêve – dans une pâtisserie pour moi, au RAID pour Léo (après réflexion, les services secrets lui paraissaient un peu moins accessibles).

J'ai eu plus de scrupules que Léo à *bidouiller* nos CV, comme il disait.

– J'ajoute le krav-maga, dans la rubrique « loisirs » ? a-t-il demandé, précisant devant mon air stupide : C'est du self-combat.

– En plus du judo et du kung-fu, tu veux dire ? T'en as fait aussi ? ai-je questionné, admiratif.

– Eh oui, mec, qu'est-ce que tu crois. Une bonne heure au moins. Au stage multisport de la mairie, l'été dernier.

Dans la lettre, j'avais tout de même écrit que j'étais le *spécialiste régional incontesté* (national, insistait Léo, dis plutôt national) des profiteroles, et que j'appréciais aussi de déguster les *délicieux macarons réalisés par vos équipes* (autre idée de Léo : flatter le pâtissier ; les macarons, c'est difficile à réussir).

J'avais ajouté que j'étais motivé et désireux de travailler en équipe – là, je m'étais contenté de recopier la phrase type suggérée par la prof de français.

Bref, nous étions au point. Restait à démarcher.

– Tu sais passer la serpillière ? m'a demandé la responsable de la première pâtisserie, d'un ton très peu aimable.

La deuxième ne prenait pas de stagiaire, la troisième et la quatrième non plus. Je me suis rabattu sur les boulangeries, même celles qui ne proposaient que du pain et des sandwiches. Au dépôt de pain proche du collège, j'ai eu droit à un croissant offert, mais toujours aucun stage en vue.

« Désolé, mon gars, on a trop de boulot pour former qui que ce soit » : c'était encore la réponse la plus sympa de la journée.

– Pourquoi pas chez Bolder ? m'a encouragé Léo. Allez, un peu d'ambition, quoi.

Bolder est une pâtisserie moderne dans une jolie rue piétonne, où tout paraît magnifique ; ils exposent des sculptures en chocolat en vitrine. D'après Léo, ils font les meilleurs macarons de la ville, peut-être du pays. Je ne les ai jamais essayés, trop chers, d'après mon père.

J'y suis passé le soir même. Là, tout a été étrangement facile. Le gérant était présent, et, d'un ton naturel, a répondu à ma question timide : « Mais bien sûr, mon gars, on a l'habitude des petits stagiaires. Rapporte-nous les papiers à signer. » La vendeuse m'a souri comme si j'étais déjà de la maison.

Sur le chemin du retour, j'avais l'impression d'effleurer à peine le sol, tellement j'étais heureux.

J'ai appelé Léo, m'y reprenant à trois fois avant d'aligner les mots dans le bon ordre, j'en bafouillais de joie.

Il y a eu un long silence, pas du tout dans ses habitudes. Un peu gêné, je lui ai demandé où en étaient ses recherches.

– Je te rappelle, a-t-il murmuré.

Et un quart d'heure plus tard :

– Ils m'ont pris, tu te rends compte, Abel ?

– Où ça ?

– Au RAID, a-t-il affirmé.

J'ai poussé une exclamation de surprise incrédule, il a nuancé aussitôt. Sa voix tremblait d'excitation.

– Au service informatique, en fait. Je vais lutter contre la cybercriminalité, avec ceux qui identifient des sites terroristes. Mes parents ont signé un papier et moi aussi, pour dire que je suis tenu au secret.

Il chuchotait, comme s'il craignait qu'on nous écoute.

Là, j'étais vraiment scotché, et même un peu jaloux. Léo est le plus geek de la classe, mais je n'aurais jamais pensé que Minecraft puisse intéresser les services d'élite.

– On est les meilleurs, a conclu Léo. Ze absolute best. Je n'étais pas loin de le penser aussi.

M. Jouve avait fixé comme dernier délai, pour la convention, le lundi d'avant le stage. Le samedi précédent, je suis donc passé chez Bolder chercher la mienne. J'étais tout sourire, eux aussi ; le gérant m'a serré la main, et j'ai plié avec soin le précieux papier dans ma poche.

Ce n'est qu'au retour à la maison, en glissant la convention dans mon sac, que je m'en suis rendu compte : les dates ne collaient pas. Le stage devait commencer le 2 décembre, et la date indiquée sur le papier était le 9. J'ai senti un frisson glacé me parcourir le dos. J'ai composé aussitôt le numéro de portable figurant sur la carte du gérant.

– Je peux vous refaire le papier avec les bonnes dates, ai-je bafouillé en conclusion.

– J'aimerais bien, Abel, a dit le gérant, mais nous avons déjà un stagiaire à cette date. Écoute, a-t-il ajouté comme si cela résolvait le problème, reviens nous voir l'an prochain, ou cet été, si tu veux.

Le ciel m'est tombé sur la tête. Tout était de ma faute. Les chiffres et moi, ça ne colle pas, et ils ne ratent jamais une occasion de me le faire payer.

– Papa, j'ai besoin de ton aide, cette fois. Il me faut un stage pour la semaine prochaine, et maman n'a aucune idée. Je ne peux compter que sur toi. Papa ?

J'avais les larmes aux yeux. Mon père a baissé la tête et regardé ses ongles – c'était au moins la preuve, même minime, qu'il m'avait entendu. Je l'ai supplié mentalement de relever la tête, de me dire qu'il allait s'y mettre. Pas réussir forcément, mais au moins essayer.

Rien. J'ai serré les poings de dépit, Zélie a produit un rot monstrueux, c'était le meilleur résumé possible.

– Un stage, moi, je peux t'en trouver un, a déclaré Marie de sa voix douce, tout en remuant le reste de purée dans l'assiette de ma sœur.

J'ai tourné la tête vers elle, surpris.

C'était une période chargée chez Big Box, son entreprise, mais elle connaissait le patron, il serait d'accord. Ils pourraient sûrement me prendre au département Comptabilité, où elle était en poste avant son congé parental.

– Tu auras ta convention, laisse-moi un jour ou deux.

– Génial ! ai-je crié, encore incrédule.

– Bli ! a approuvé Zélie en crachant la purée sur ma manche.

Un vrai miracle. Il m'a fallu dix bonnes minutes pour réaliser et en venir à la question la plus évidente.

– Au fait, ils font quoi, chez Big Box ?

– Devine. Tu n'as pas anglais première langue ? a ironisé Marie.

– Des boîtes ? Euh... Des grosses boîtes ?

– Plutôt moyennes en fait, les boîtes, a précisé Marie en souriant.

– Des boîtes... pour ranger des trucs ?

- Des boîtes à chaussures.
- De toutes les couleurs ?
- Ah non. Un seul modèle, beige. Mais chaque entreprise cliente peut le personnaliser.

Je suis allé me coucher réconforté. Je me voyais déjà fixer tranquillement M. Jouve dans les yeux, le lendemain, et affirmer : « Vous aurez ma convention au plus tard mercredi. »

Mais, dans la nuit, j'ai fait un cauchemar horrible.

J'étais enfermé dans un bureau tout petit, sans fenêtre ni porte, empli jusqu'au plafond de boîtes à chaussures toutes pareilles. L'espace pour m'asseoir était ridicule, entre deux piles instables. J'avais peur, au moindre mouvement de ma chaise ou de mes doigts sur le clavier d'ordinateur, que les cartons me tombent dessus ; je savais qu'à la moindre chute je serais puni par d'atroces tortures.

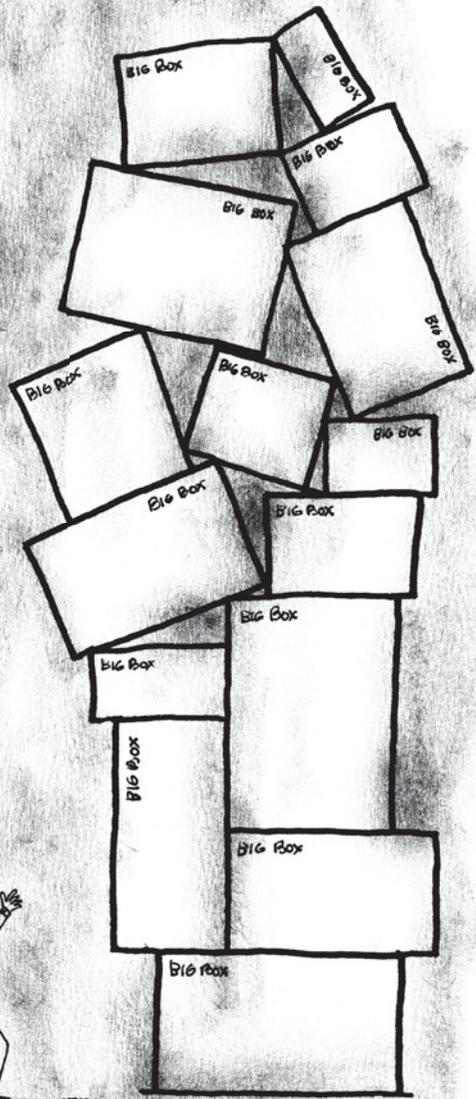
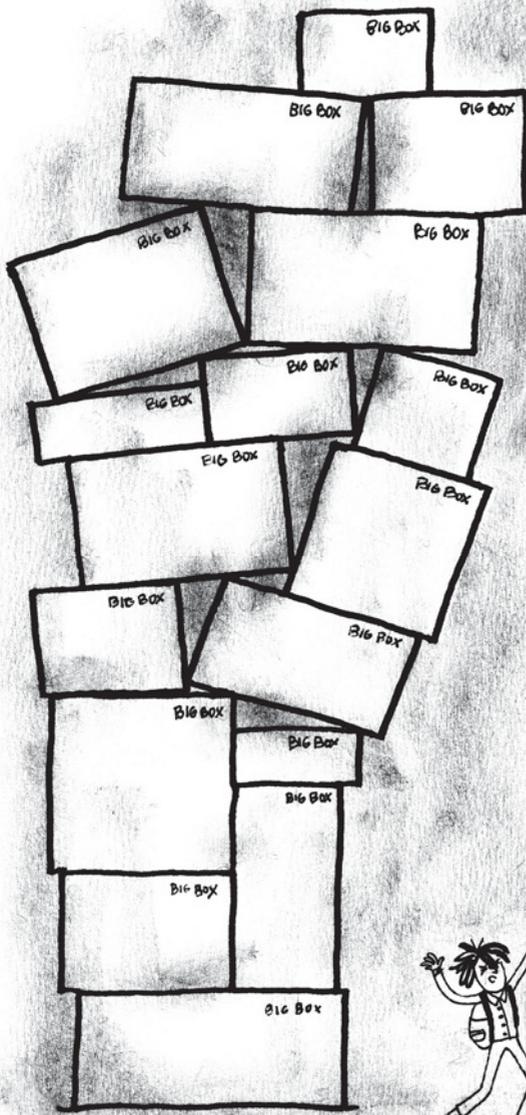
– Mais tu vas te dépêcher, oui ? a crié une voix rauque, menaçante, dans mon dos.

Alors je me suis souvenu qu'il fallait que je compte, très vite, toutes les boîtes. J'ai essayé d'accélérer, et de rentrer les chiffres au fur et à mesure dans l'ordinateur, mais le clavier faisait des erreurs, les piles de boîtes oscillaient, si haut que, même en plissant les yeux, impossible de savoir où j'en étais dans le décompte. J'ai levé la tête et tenté de mémoriser les chiffres, une crevasse s'est ouverte dans le plafond, j'ai su que dans quelques secondes des étages et des étages de boîtes s'effondreraient sur moi.

Je me suis réveillé en sueur, pourtant j'avais froid. J'ai allumé ma lampe de chevet, et peu à peu l'impression horrible s'est dissipée. J'ai inspiré un grand coup.

Je savais, au fond, ce qui m'attendait. Je ne connaîtrais pas, chaque matin, l'odeur chaude du pain et des croissants, ni la beauté parfaite des rangées de macarons multicolores. J'aurais des boîtes à compter, encore et encore, des heures durant, lors de l'« inventaire des stocks » mentionné par Marie. Le reste du temps, il me faudrait taper, vérifier, modifier des colonnes et des colonnes de chiffres, ou plutôt observer ceux qui en seraient chargés.

Pour Marie, comptable, c'était un vrai métier. Pour moi, ce serait l'enfer.



De la même autrice à *l'école des loisirs*

Collection NEUF

Le creux des maths
La revanche de Nébouzat-le-Froid
Ulysse 15

Collection MÉDIUM

Chasseur de cyclones

© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : septembre 2018

ISBN 978-2-211-30081-0